

gée d'une ruine antique abbaye, ce qui lui donne un aspect particulièrement sombre et sinistre.

La façade ferait croire à une forteresse inexpugnable. Il semblerait qu'on doit lire, sculpté dans le granit au-dessus de la porte massive, ce vers du Dante :

« Vous qui entrez, laissez ici toute espérance. »

En réalité cette apparence formidable n'est qu'un trompe-l'œil. Il suffit de visiter en détail la prison pour se convaincre qu'un homme résolu peut s'en échapper, sans avoir droit à prendre place dans la légende des évadés célèbres à côtés du baron de Trenck, de Jacques Casanova de Singalt, et « tutti quanti. »

Une muraille haute de quatre mètres tout au plus forme sa ceinture de sûreté. Cette muraille touche au jardin des habitations particulières qui entourent la prison et parmi lesquelles se trouve un pensionnat de jeunes filles.

Plusieurs fenêtres des dortoirs et des chambres particulières de ce pensionnat ouvrent presque directement sur le chemin de ronde. De simples persiennes fermaient ces fenêtres qu'on n'avait pas eu la précaution de garnir de grilles, tant, au moment où commence notre récit, le voisinage de la prison semblait peu inquiétant, la consigne était seulement de laisser closes ces persiennes.

Quelques-unes des cellules de détenus prenaient jour, elle aussi, sur le chemin de ronde, et permettaient aux prisonniers de plonger leurs regards dans la partie du jardin de la pension spécialement affectée aux élèves de la première division, autrement dites : « les grandes. »

Les dortoirs étaient, non de longues salles occupées par des lits à la file, mais de petites chambres contenant chacune trois ou quatre couchettes.

La défense d'ouvrir les persiennes avait été faite, nous le répétons.

Malgré cette défense, — ou peut-être à cause d'elle, — la curiosité transigeait souvent avec la consigne, et les regards curieux des pensionnaires, glissant à travers les intervalles des lames en biseau, allaient interroger les fenêtres de la geôle où, derrière les barreaux, se montrait parfois le visage d'un prisonnier.

Prisonnier !!

Il suffisait de ce mot pour surexciter l'imagination des filles d'Ève, brunes et blondes. Plus d'une, rien que sur ce mot, bâtissait des romans très compliqués et très touffus : barreaux coupés avec une lime d'acier, échelle de corde ou de soie, évasion, poursuite, etc., etc.

— Il y a des scélérats dans ces cachots, » se disaient les grandes, mais il y a aussi des malheureux, des victimes de la « fatalité, » des innocents faussement accusés, des êtres généreux victimes de leur dévouement, des martyrs, des amoureux peut-être...

Les gamines prenaient alors au sérieux le roman inventé par elles, s'attendrissaient jusqu'aux larmes et pensaient :

— Ah ! si je pouvais en sauver un !! Ce doit être si émouvant, un complot d'évasion !! Arracher un « honnête homme méconnu » à ses geôliers, à ses « persécuteurs, » ce serait délicieux !!

Les paroles que nous venons de reproduire, ou d'autres équivalentes, s'étaient répétées maintes fois derrière les persiennes closes des dortoirs.

Elles se répétaient encore au moment où nous priions nos lecteurs de nous accompagner dans la chambre de deux élèves du pensionnat de madame Lhermite, dont nous avons

entendu Paul Lantier parler à sa tante le jour de l'enterrement de Dominique Bertin.

Toutes les deux étaient charmantes, mais elles offraient des types de beauté absolument dissemblables.

L'une était très brune, très vive, plutôt petite que grande et délicieusement potelée, elle pouvait avoir dix-huit ans.

L'autre, de taille moyenne mais grande plutôt que petite, offrait un visage de vierge blonde aux yeux bleus, un visage empreint de mélancolie, d'un charme incomparable et d'une distinction exquise.

Nous savons déjà, toujours par Paul Lantier, le nom de ces jolies filles. La brune s'appelait Pauline Lambert. La blonde s'appelait Renée ; — « Renée » tout court, car on ne lui connaissait, au pensionnat, aucun nom de famille.

Notre récit commençait le 20 octobre, peut-être ne l'a-t-on pas oublié.

À cette époque les nuits sont très longues déjà ; c'est à peine s'il fait petit jour à six heures et demie du matin.

Pauline et Renée, dociles à l'appel de la cloche du pensionnat, s'étaient levées à six heures précises, avaient fait rapidement leur toilette et attendaient le second coup qui devait leur enjoindre de descendre à la salle d'études où la prière réunissait toutes les pensionnaires avant le travail.

Les deux jeunes filles, ayant quelques minutes à leur disposition, avaient, au mépris des ordres donnés, ouvert la croisée de la chambre et entrebâillé les persiennes, — (quoique à cette heure matinale l'atmosphère du dehors fût glaciale), — et par l'entrebâillement Pauline Lambert regardait les fenêtres de la prison.

Renée, plus timide et peut-être moins curieuse, se tenait debout derrière son amie.

— Pauline, lui dit-elle, je t'assure que ce que tu fais en ce moment n'est pas bien... si madame ou une des sous-maîtresses nous surprenaient, nous serions grondées, punies, et qui sait si au lieu de nous laisser notre petite chambre où nous sommes si bien toutes deux, on ne nous remettrait pas au dortoir.

— Tu as peur de tout, ma chérie ! répliqua la brune pensionnaire en riant. Madame et ses sous-maîtresses ont en nous une confiance aveugle que nous méritons d'ailleurs, à fort peu de choses près... Elles ne nous soupçonneront point d'une désobéissance bien innocente en somme...

— Pourquoi désobéir ? demanda Renée mal convaincue.

— Je voudrais savoir s'il regarde toujours par ici...

— Il ?... Qui donc ?

— Tu le sais bien... Ce prisonnier que nous apercevons le matin, depuis cinq ou six jours, derrière les barreaux de sa cellule...

— Cet homme dont les yeux brillants m'effrayent ?

— Ils ne sont pas effrayants le moins du monde, je t'assure ! Je le trouve très bien, cet infortuné, avec ses cheveux noirs et son visage pâle ! Il n'est plus précisément jeune et je lui donne au moins quarante ans, mais sa physionomie, où de longues souffrances semblent avoir laissé leur empreinte, m'intéresse profondément... Je suis sûre que ce prisonnier n'est pas un voleur.

— C'est un assassin peut-être !... balbutia Renée frissonnante.

— Tu es folle, ma chérie !... complètement folle ! s'écria Pauline.

— Que veux-tu ? c'est plus fort que moi ! répondit Renée. La vue seule de cet homme me bouleverse et me rend tremblante.

— Tu ne dirais pas cela s'il s'agissait du jeune voyageur de « l'Hôtel de la Préfecture ! » fit Pauline d'un petit ton sec.